

Claude-Charles Saunier un ébéniste du siècle des Lumières

Claude-Charles Saunier, reçu maître en 1752, est le plus illustre représentant d'une dynastie d'ébénistes parisiens du XVIII^e siècle. Sa production, marquée à ses débuts par l'influence des Chevallier et d'Oeben, évolue vers un style personnel et raffiné, caractérisé par la variété de ses décors : jeux des placages précieux, panneaux de laques orientales, plaques de porcelaines et de Wedgwood... Cette étude présente à la fois des découvertes inédites sur la dynastie des Saunier et un panorama complet de l'œuvre d'un des meilleurs ébénistes du style Louis XVI.

Par Clotilde Fontana.



2. Meuble d'entre-deux à décor de panneaux de laque du Japon, vers 1785-1790. 92 x 106 x 48,9 cm. New York, The Metropolitan Museum of Art, The Jack and Belle Linsky collection. © du musée.

L'ébéniste C.-C. Saunier

TROIS GÉNÉRATIONS DE MAÎTRES ÉBÉNISTES



3. Secrétaire à cylindre en placage de citronnier et plaques de tôles vernissées à décor de chinoiseries et paysages. 109 x 85,5 x 51 cm. Vente Sotheby's, Paris, le 27 juin 2001. Photo archives Sotheby's.

Jean le fondateur

Le premier membre de la famille Saunier identifié est Jean Saunier. Il est fait mention de sa profession dans l'acte de mariage de son fils Jean-Charles, en 1726 (1), où il est dit "fils du défunt Jean Saunier sculpteur à Paris". Cependant, Jean-Charles Saunier reçoit en 1743 sa maîtrise "en tant que fils de maître". Jean Saunier possède-t-il une double maîtrise, statut peu courant dans la profession (2) ? Jean Saunier fonde ainsi la première génération d'ébénistes de la famille, installant son atelier rue du Faubourg Saint-Antoine, en vis-à-vis de la rue Saint-Nicolas. De son mariage avec Barbe Belise, naissent Jean-Charles et Jean-Baptiste, garants de l'entreprise familiale.

Jean-Charles et Jean-Baptiste : la deuxième génération

Jean-Charles est reçu maître ébéniste en 1743 (3), tandis que Jean-Baptiste reste "compagnon ébéniste demeurant rue du Faubourg St Honoré". Jean-Charles épouse Suzanne Chevallier, fille de Mathieu Chevallier (maître menuisier-ébéniste, fondateur de la dynastie) et de la défunte Anne Martin, en 1726. Les deux familles sont réguliè-

ment réunies autour d'actes notariés (4). Artisan engagé, Jean-Charles Saunier est membre de la jurande (5) de 1750 à 1752. En 1751, il participe ainsi à l'enregistrement et à l'impression des statuts des maîtres ébénistes (6), qu'il signe aux côtés de Nicolas Quinibert Foliot, maître en 1743. De son mariage naissent trois fils, Jean-Baptiste, Mathieu-Charles et Claude-Charles. Jusqu'à présent inconnue, la date de naissance de Claude-Charles peut être déterminée avec certitude grâce à un acte d'archives. La reconnaissance de ses biens, en 1761 (7), le dit "fils majeur de vingt cinq ans passés". Claude-Charles, régulièrement mentionné "Saunier le jeune" (8) dans de nombreux actes, est né en 1736. Dans ce même acte de reconnaissance de biens, un détail majeur est révélé, la qualité de "marchand" de Jean-Charles Saunier. Son inventaire après décès, établi en 1766 (9), confirme cet état par la présence de quatre établis "dans la boutique". Il laisse à ses héritiers un atelier en parfait état de marche dont un important stock de bois (600 pièces environ) s'élevant à 2180 livres, héritage auquel sa veuve renonce pour être employée aux affaires du marquis de Morangiès (10). Claude-Charles et Jean-Baptiste s'engagent alors à lui verser en contrepartie vingt-cinq livres de rente viagère. Les frères Saunier réalisent ensemble leur apprentissage et leur compagnonnage, dans l'atelier paternel. Reçus maîtres le même jour, le 31 juillet 1752 (11), il est mentionné dans le registre des maîtrises que Claude-Charles l'est comme "fils de maître", et non pas comme ses deux frères reçus "apprentis et par chef-d'œuvre". Les années suivantes, les trois fils collaborent au développement de l'atelier familial, avant de le quitter les uns après les autres. Jean-Baptiste épouse, le 27 décembre 1751, Marguerite-Françoise Goyer, fille de François Goyer, maître ébéniste rue de Charonne. Il enregistre ses lettres de maîtrise le 29 juillet 1757 (12) pour s'installer à son compte rue de la Verrerie, où il y est mentionné jusqu'en 1771 (13).

Mathieu-Charles Saunier, un membre de la famille redécouvert

Le second fils de Jean-Charles n'a, jusqu'à présent, jamais été mentionné dans les biographies concernant les Saunier. Il est aujourd'hui réhabilité. Mathieu-Charles épouse, le 10 décembre 1752 (14), Marie-Marguerite Duval, fille de Nicolas Duval, maître menuisier rue du Faubourg Saint-Antoine, et de Marie-Catherine Sandel. Le couple se sépare d'un commun accord en 1759 (15). Mathieu-Charles enregistre peu après ses lettres de maîtrise, le 23 mai 1759. Il s'installe dans son atelier, cour de l'Arsenal, paroisse Saint-Paul, où il y connaît

des débuts probablement difficiles. En effet, l'état des comptes effectué par son père en 1761, où il apparaît comme "maître et marchand ébéniste", mentionne des emprunts réguliers d'argent pour payer ses fournisseurs s'élevant à 2479 livres depuis 1756. Mathieu-Charles n'est plus mentionné dans les actes familiaux avant 1766, où il est dit établi rue du Faubourg Saint-Antoine. Tout au long de sa vie, Mathieu-Charles réalise de nombreux déménagements : en 1787, alors que sa belle-mère et son épouse décèdent successivement, il apparaît dans l'acte du dépôt des scellés (16) de sa belle-mère, aux côtés de Claude-Charles, à une nouvelle adresse, rue des deux portes, paroisse Saint-Séverin.

Claude-Charles, le représentant le plus illustre

À partir de 1757, Claude-Charles dirige seul l'atelier avec son père. Il y travaille encore quelques années, possédant "un cabinet" dans la maison de ses parents, et cela jusqu'en 1761. Vers 1760, il fait son entrée dans la franc-maçonnerie (voir encadré). Son père officialise la possession de ses biens (17)

par un acte de reconnaissance en 1761. À cette époque, Claude-Charles possède un nombre important d'outils et quelques meubles : un secrétaire en commode surmonté d'une armoire à pendule à automates de bronze, deux tables, deux tableaux religieux. En 1765, il prend officiellement la direction de l'atelier, après l'enregistrement de ses lettres de maîtrise (18). Peu après, il épouse Antoinette Pierre Chevallier, lointaine cousine, et s'installe à son tour dans son propre atelier, rue des Balets Boulets. Au cours des années 1770, Claude-Charles Saunier apparaît dans l'acte de faillite du marchand de bois (19) Jean-Baptiste Grelot comme débiteur pour la somme de 1200 livres (20). En 1778, Claude-Charles Saunier confie ses soucis financiers à la Grande Loge de France (21), qui, au nom de l'article 40 ("Infortune : Si un Frère dont la bonne conduite serait connue essuie des revers dans sa fortune, on mettra tout en usage pour adoucir sa situation"), met à sa disposition la somme de 72 livres.

Les aides de la Loge ont-elles été si fréquentes qu'elles lui permirent de s'installer dans un nouvel

Claude-Charles Saunier et la franc-maçonnerie

Claude-Charles Saunier, parfait honnête homme du XVIII^e siècle, est instruit et cultivé, comme le montre sa collection de livres en 1761 : l'histoire de la reine d'Angleterre et du roi de Suède, les œuvres d'Ovide, Rousseau, Racine, Milton et la présence surprenante de deux tomes de la Bible regroupant des proverbes de Salomon et d'Isaïe, en relation directe avec son activité franc-maçonne, jusqu'ici méconnue (1).

Société de pensée, la franc-maçonnerie se présente comme un ordre initiatique réservé à une élite recrutée par cooptation et orientée vers la réflexion et l'action philanthropique. Après l'Angleterre et l'Écosse au XVI^e siècle, la franc-maçonnerie se développe en France au cours du XVIII^e siècle. Au sein de cette société secrète se regroupe une élite internationale composée de grands du royaume (2), de membres de l'aristocratie, du clergé ou du Tiers-État. En 1777, l'article XIX des statuts et règlements de la Grande Loge précise que, pour être reçu maçon, "aucun profane ne sera admis à voir la lumière maçonnique s'il n'est pas libre de sa personne, si son état civil n'est pas décent, et s'il n'a pas vingt ans accomplis. Les fils de maçons auront une dispense de deux ans seulement".

L'entrée à la Grande Loge de France se fait par parrainage ; chaque apprenti est coopté par un maçon, puis initié. Saunier fait son entrée vers 1760, parrainé par les frères Brissot, Chevallier, membre de la branche maternelle de la famille de Saunier, et Servant, maîtres de loge entre 1760 et 1769. Les lettres de maîtrise de Saunier sont confirmées le 3 juin 1766 (3). Nommé vénérable maître de la loge de l'Union Sincère, il détient un statut privilégié : il a la charge inamovible de présider l'atelier et les différents travaux de la loge, atelier composé d'apprentis, de compagnons et de maîtres. La réforme du Grand Orient de France, en 1773, abolira ce privilège.

Claude-Charles participe à ce titre aux troubles internes que connaît la Grande Loge de France, suite au décès du comte de Clermont, grand maître de la Grande Loge en 1771. Affaibli par une série de scissions et un schisme en 1773 avec le Grand Orient de France, la Grande Loge multiplie les assemblées autour de pactes d'union, auxquelles Saunier prend part, prêtant serment le 6 juillet 1789. Il s'agit de sa dernière participation officielle au sein de la Grande Loge de France ; le tableau de présence des maîtres aux assemblées en 1799 le signale comme n'y paraissant plus.

Saunier associe cette expérience de franc-maçon à sa vie professionnelle. Ainsi, l'enseigne de son nouvel atelier rue du Faubourg Saint-Antoine, l'Étoile d'or, est certainement une référence maçonnique. L'étoile appartient chez les francs-maçons à une symbolique traditionnelle. L'influence des astres et l'orientation solaire et lunaire sur la cérémonie de leurs assemblées sont capitales. L'étoile, à l'époque des bâtisseurs des cathédrales, par exemple, a été une base structurée pour l'orientation de leurs constructions. L'étoile Flamboyante devient un symbole maçonnique, reflet de l'harmonie et de la lumière, elle figure dans le *catéchisme* maçonnique : "Contempler cette étoile Flamboyante à cinq pointes ; apprenez à la connaître et qu'elle soit dès à présent votre unique guide". C. F.

1. Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Jean-Dominique Augarde de nous avoir communiqué la liste des "Professions, situations sociales et titres connus des maîtres de loge parisiens de la Grande Loge de France entre 1760 et 1799", in A. Le Bihan, *Francs-maçons et Ateliers parisiens de la Grande Loge de France au XVIII^e*, Paris, 1973, où se trouve mentionné C.-C. Saunier comme "tabletier ébéniste".

2. Louis de Bourbon, comte de Clermont, grand maître de la Grande Loge de France jusqu'à sa mort en 1771, le duc de Chartres en 1771 puis grand maître du Grand Orient de France constitué le 24 mai 1773.

3. Bibliothèque Nationale, fonds Chapellet, FM 1 107 II.

L'ébéniste C.-C. Saunier

4. Petite commode en bois de rose en marqueterie de fleurs, témoin de l'interprétation de l'œuvre de J.-F. Oeben par Saunier vers 1770-1775. 86,4 x 59,7 x 38,1 cm. Vente Sotheby's, Monaco, les 24 et 25 juin 1984. Photo archives Sotheby's.



atelier ? Installé rue des Boulets jusqu'en 1778, un acte d'apprentissage (22), daté de 1780, le mentionne alors au 42 rue du Faubourg Saint-Antoine, à l'enseigne de l'Étoile d'or. Le choix de cette enseigne semble être un clin d'œil à la symbolique maçonnique (voir encadré). En 1780, Claude-Charles reçoit 284 livres (23), couvrant une ancienne créance de Jean-François Oeben. Claude-Charles n'a pas eu d'enfants, mais est nommé tuteur de ses neveux Lavoyepierre le 15 février 1787 (24), et parrain (25) de Charles Martin Quest, fils de Martin Quest (serrurier) et de Jeanne Louise Chevallier. Au début du XIX^e siècle, le couple Saunier est installé au 345 de la rue du Harlay. Leur nouvelle adresse apparaît

ainsi à l'enregistrement du décès d'Antoinette Chevallier, le 6 brumaire de l'an XI, où il n'est plus fait mention de la profession de Claude-Charles. Décédée à l'âge de soixante-trois ans, le 23 nivôse de l'An X, Antoinette Chevallier laisse son époux unique héritier (26). Il se retire au 1 de la rue Saint-Claude. Âgé de soixante et onze ans, il épouse en secondes noces Anne Françoise Venet, "fille majeure", le 29 juin 1807 en l'église Saint-Denis du Sacrement. Son mauvais état de santé est constaté dès ce moment, puisqu'il est mentionné sur l'acte de mariage que ce dernier n'a pu signer. Claude-Charles Saunier décède peu de temps après, le 16 août 1807, laissant sa femme seule héritière (27).

UNE PRODUCTION ABONDANTE

Claude-Charles Saunier débute vers 1752-1755 sa production, dès la réception de sa maîtrise (qui n'est officiellement enregistrée que le 18 novembre 1765). Ses premières estampilles datent de cette époque (fig. 5).

L'influence d'Oeben et des Chevallier

Les premières réalisations de Saunier témoignent de multiples influences. L'entourage familial et professionnel de son père joua un grand rôle dans l'éducation de son goût. Ses meubles à décor de marqueterie sont les témoins directs ou indirects de ces influences. Des rapports professionnels entre les Saunier et les Chevallier sont attestés (28) et deux commodes de Claude-Charles (29) présentent les décors de cartel de bronze et de marqueterie de fleurs typiques de Jean-Mathieu II Chevallier : la commode à deux tiroirs sans traverse et à cartel de bronze, estampillée de J.-M. Chevallier de la vente Granville Faquhar à Londres le 20 mars 1790. De même, Jean-François Oeben, qui est en relation étroite avec Jean-Charles Saunier, auquel il sous-traite ou fournit des meubles, influence le jeune Saunier. Cet héritage s'observe sur les meubles de Claude-Charles à décor de treillage semé de quartefeuilles inscrit dans des losanges. Mais il s'en démarque rapidement, trouvant son propre style, comme en témoigne la table en cabaret conservée au musée Nissim de Camondo (fig. 6), dont il existe deux autres modèles similaires, celui conservé au musée des Arts décoratifs et celui vendu chez Sotheby's à Zurich, les 7 et 8 juin 2000 (lot n° 431). Estampillées, ces tables datent de 1765-1770. Ornées en ceinture d'une frise d'entrelacs où s'inscrivent des quartefeuilles en marqueterie, elles témoignent d'une interprétation personnelle de l'œuvre d'Oeben, tout comme la petite commode vendue chez Sotheby's à Monaco (fig. 4). La marqueterie de fleurs n'est pas le seul exemple de décor à la Oeben repris par Claude-Charles. La marqueterie à décor d'attributs musicaux se retrouve notamment sur une table en cabaret de la collection Kanzler (Detroit Institute of Arts), présentant au centre de son plateau des instruments de musique, ou encore sur une commode à ressaut central, ouvrant à deux tiroirs sans traverse, vendue à Drouot le 31 mars 1994 (lot n° 93), et marquetée en façade de trophées musicaux.

La présence de doubles estampilles : Foullet et Leleu

La confusion entre Jean-Baptiste Foullet et Pierre-Antoine Foullet a été fréquente dans l'œuvre de Saunier, le premier ayant longtemps été désigné comme son marqueteur. Or, aucun document n'a jusqu'à ce jour confirmé cette hypothèse.



5. Estampille de C.-C. Saunier.

La thèse de F. J. B. Watson démontre que l'estampille apparaissant sur le secrétaire de la Wallace Collection correspond en fait à celle de Pierre-Antoine Foullet. Nous partageons cette théorie qui confirme la possible collaboration de ce dernier avec Saunier. Deux commodes estampillées Saunier en témoignent ; elles sont ornées en façade d'un médaillon en bronze à feuilles de laurier et rubans, typique dans l'œuvre de Foullet : l'une a été vendue à Monaco (fig. 8), l'autre à la galerie Durand-Ruel à Paris, les 21 et 22 mai 1891 (lot n° 158). L'influence d'une collaboration semble manifeste, mais la possibilité que Saunier ait pu revendre des meubles de Foullet est également plausible. Cependant, la sobriété des placages et l'absence de marqueteries sur ces deux modèles tendent à montrer une interprétation plus personnelle de ce registre décoratif par Saunier. Un bas d'armoire (fig. 7), daté vers 1775-1780, porte la double estampille de Saunier et de Leleu. Il est à rapprocher d'une paire conservée au musée Nissim de Camondo à Paris et estampillée Leleu.



6. Table en cabaret plaquée en bois de rose, marqueterie d'amarante, vers 1765-1770. Sycamore et houx, 70 x 43 x 33 cm. Paris, musée Nissim de Camondo. Photo Hugo Maertens.

7. Ce bas d'armoire plaqué en bois de rose, filets d'amarante, présente la double estampille de C.-C. Saunier et de J.-F. Leleu, vers 1775-1780. 134 x 93 x 48 cm. Vente Sotheby's, Monaco, les 25 et 26 juin 1984. Photo archives Sotheby's.



8. Commode en acajou ornée d'un médaillon central en bronze typique de ceux utilisés par P.-A. Foullet, vers 1770-1775. 86 x 112 x 51 cm. Vente Sotheby's, Monaco, le 24 juin 2000. Photo archives Sotheby's.





9. Ce modèle de commode témoigne de la commercialisation par Saunier de meubles en série, vers 1770-1775. 85 x 96,5 x 47,5 cm. Vente Sotheby's, Londres, le 14 juin 1996. Photo archives Sotheby's.

Jean-François Leleu, maître en 1764, a été formé dans l'atelier de Jean-François Oeben. Les deux ébénistes se connaissent depuis cette époque et ont donc pu, par la suite, garder des relations suivies et travailler ensemble. S'agit-il d'une collaboration ou plutôt d'une marque de Saunier en tant que marchand ? Il existe trois autres meubles de ce type, montés sur plinthe, estampillés Saunier : un bas d'armoire en bois de rose et d'amarante vendu par la galerie Galliera à Paris le 24 octobre 1968, une bibliothèque en acajou moucheté vendue à Drouot le 24 octobre 1990 et un secrétaire à abattant en acajou formant armoire, vendu à Drouot le 21 juin 1991. L'influence de Leleu est notable mais la simplicité des lignes et la mise en valeur de l'essence des placages pourraient, à elles seules, démontrer qu'il s'agit d'une réalisation de Saunier. Cependant, vers 1770-1790, Saunier, installé en tant que marchand à L'Étoile d'or, a pu tout simplement vendre des meubles de Leleu et apposer son estampille en cette qualité.

L'affirmation d'un style : les meubles placqués en bois de rose et en acajou

Le style de Claude-Charles Saunier s'affirme entre 1760 et 1774. Un nombre important de commodes en bois de rose et en acajou, datant de cette époque, témoigne de la manière de Saunier, fondée sur la simplicité d'ornementation et la mise en valeur des placages. Saunier donne ainsi le ton, marquant ses commodes aux lignes droites, parfaitement délimitées, par des encadrements de bronze ou de filets de bois et ornées aux angles de leurs faces de motifs de grecques (fig. 9) ou de quartefeuilles, comme celle vendue à Cheverny le 24 juin 1996 (lot n° 439).

Le nombre de ces meubles (25 % de sa production), une vingtaine de modèles, met en avant un type de production courante destinée sans doute à une commercialisation en série, réalisée par Saunier lui-même.

La période la plus productive de Saunier reste cependant l'époque Louis XVI, la variété de son

œuvre conservant un trait commun : l'harmonie des proportions.

Au cours de ces années, il utilise l'acajou, qui représente 30 % de sa production, sous toutes ses formes : uni, moucheté, flammé. La discrétion des ornements de décor imprègne l'ensemble de ces meubles : commodes, bonheurs-du-jour, secrétaires, meubles d'entre-deux, dont un exemple peu connu en acajou flammé conservé au château de Fontainebleau, et consoles-dessertes, dont il se fait une spécialité (environ 125 consoles portent son estampille). La console en acajou du Rijksmuseum d'Amsterdam appartient à cette époque phare de L'Étoile d'or. Un rare exemple de console en teck, conservé au musée de Pittsburgh et semblable à la paire de l'ancienne collection du comte de Rosebery, présente en ceinture des ornements en bronze récurrents dans l'œuvre de Saunier : une frise en ceinture à motifs de feuilles de

laurier et d'entrelacs de bandes géométriques, formant des faucilles, et une grande et riche rosace ornant les faces avant que l'on retrouve sur la paire d'encoignures en bois de rose conservée au musée Nissim de Camondo (fig. 10), sur le bureau en cylindre en acajou moucheté, conservé dans le même musée (fig. 1) et sur celui de l'ancienne collection Strogonoff, vendu à Berlin en 1931, plaqué en ébène. Plus étonnamment, Saunier a utilisé l'acajou sur une paire de paravents vendue chez Christie's à Monaco en 1992 et sur un guéridon porte-lumière vendu par la même maison en 1982. Au cours de cette période, Saunier ajoute à son statut de maître ébéniste une qualification jusque-là inconnue : celle de tabletier (30). Une table à jeux (vendue à Calais par l'étude Pillon le 19 mars 2002) en témoigne. Il réalise ainsi lui-même, du début à la fin, sa production : des tables à jeux et des trictracs qu'il garnit de jeux de dames, jetons et dés.

10. Encoignure d'une paire en bois de rose, filets d'amarante et houx, vers 1775-1780. 95 x 84 x 61 cm. Paris, musée Nissim de Camondo. Photo Laurent-Sully Jaulmes.





11. Secrétaire en cabinet en bois de rose, filets d'amarante et plaques de porcelaine de Sèvres, vers 1776-1777. Estampillé "Saunier le jeune". 129 x 73 x 42 cm. Vente Christie's, New York, les 30 et 31 octobre 1996. Photo archives Christie's.

Les décors rares ou précieux : laques exotiques, plaques de porcelaine ou de Wedgwood, tôle vernissée

Saunier a réalisé une trentaine de meubles à décor de laque du Japon commencés dès 1755 : une commode estampillée Saunier et Lardin et une autre de l'ancienne collection Thélusson, à panneau de laque de Coromandel. La commode conservée au musée de Lisbonne offre un exemple plus tardif, vers 1770-1775. Jusqu'à l'apogée de sa carrière, Saunier en produit un grand nombre dont certains font l'objet de commandes particulières, à l'exemple de ceux pour Lord Spencer

ou de ceux de l'ancienne collection Linsky, un bonheur-du-jour vendu chez Christie's à Londres le 19 mai 1955 et un meuble d'entre-deux (fig. 2), dont un semblable, conservé dans une collection particulière parisienne, pourrait être le pendant. Les années 1770-1780 sont aussi pour Saunier l'occasion de collaborer avec des marchands-merciers comme Daguerre. Le secrétaire en cabinet orné de plaques de porcelaine de Sèvres illustre cette collaboration (fig. 11). Il est daté précisément grâce à l'estampille "Saunier le jeune 1776". Parallèlement, Saunier développe sa propre clientèle en tant que marchand, dans son atelier de

L'ébéniste C.-C. Saunier



12. Combinaison d'une table à jeux et à écrire en bois de rose, filets d'amarante et plaques de tôles polychromes, vers 1775-1780. 114,6 x 60,7 x 74 cm. © The Detroit Institute of Arts, bequest of Mrs. Horace E. Dodge in memory of her husband.

À droite. 13. Étiquette publicitaire utilisée par Saunier dans son magasin L'Étoile d'or et située au dos d'un secrétaire en cabinet à décor de biscuit de Wedgwood, vers 1785-1790. Coll. part.

L'Étoile d'or. Une étiquette publicitaire, collée sur le fond du tiroir d'un secrétaire en cabinet orné d'une plaque de Wedgwood et daté vers 1780-1785 (fig. 13) (31), mentionne : " SAUN... march... de..." (coll. part.). Un modèle similaire est apparu à la vente de M^r Balsan à Paris le 2 août 1968. Les formes de ce secrétaire ne sont pas sans rappeler celles du cabinet de Weisweiler livré par Daguerre en 1791, à Althorp. Il existe six autres meubles estampillés de Saunier décorés de plaques de Wedgwood : cinq bureaux en cylindre, dont un provenant des séquestres Szkolnitroff et Samson, vendu à Drouot les 27 et 28 décembre 1945. Saunier commercialise ainsi en grand nombre ces bureaux, caractéristiques de son style, pouvant être tout simplement plaqués en bois de rose ou de citronnier. Saunier commercialise égale-



ment un nouveau modèle de meubles à décor de tôle vernissée dont il est l'un des rares producteurs. Ces meubles, substitués bon marché aux laques orientales et à la porcelaine, offrent un décor à la manière des panneaux de laque de Chine. Couramment utilisé pour les objets décoratifs, ce type d'ornementation l'est beaucoup plus rarement pour le mobilier. Nous connaissons plusieurs meubles plaqués de tôles vernissées estampillés de Saunier : une commode de l'ancienne collection du marquis de Biron (vente Paris, le 6 juin 1914, lot n° 367), la table à jeux du Detroit Institute (fig. 12), un bureau à cylindre de l'ancienne collection Paul Eudel puis de la maharané de Baroda (fig. 3) qui est à rapprocher d'un bureau similaire à celui de la collection Vagliano (vente Christie's, Londres, le 14 juillet 1955, lot n° 110).

DE PARIS À LONDRES : UNE CLIENTÈLE PRESTIGIEUSE

Le duc et la duchesse d'Harcourt

François-Henri d'Harcourt, duc d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi en 1762, puis gouverneur du dauphin en 1786, commande à Dominique Daguerre un secrétaire "en armoire de 3 pieds (de long) en bois de noyer de la Guadeloupe", autrement dit en bois de citronnier. Il est livré le 10 mars 1787 à Versailles et porte encore aujourd'hui la marque à l'encre du château de Versailles. Le duc le paye au prix de 672 livres (vendu par Sotheby's à Londres le 12 novembre 1965). Le même mois de mars 1787, son épouse fait livrer à Versailles, toujours par Daguerre, un bonheur-du-jour en bois de citronnier, au prix de 624 livres (32). Saunier est l'un des rares ébénistes à utiliser le bois de citronnier, dédaigné par l'ébénisterie de luxe de l'époque. Ces meubles représentent 4 % de sa production.

Le comte et la comtesse de Narbonne

Le comte de Narbonne, haut personnage de la cour, appartient au premier cercle de celle-ci. En effet, il a pour parrain le duc de Berry, futur roi Louis XVI, et pour marraine Madame Adélaïde, fille de Louis XV. Élevé à la cour, il devient le chevalier de Madame Adélaïde. Nommé ministre de la Guerre de Louis XVI, mis en accusation par l'Assemblée pendant la Révolution, il émigre avec sa famille en Angleterre, en 1793. Un procès-verbal d'inventaire de leur mobilier et objets précieux est effectué en 1795, au nom de la "femme Narbonne". Il est fait mention d'"une commode à coins arrondis forme console à vaneau - du milieu un vieux laque à Vase d'agate en Burgos - le tout formant fleurs feuillé et tableaux représentant un Paysage monté en ébène les panneaux des cotés en laque à fond aventurin à petits médaillons sont orné d'encadrement Draperies frises chutes de branchages à fleurs à rosaces - galerie à jour garnie des quatre tablettes de marbre blanc à dessus de marbre Africain des quatre pieds et demie de long dix neuf pouces de profondeur et trente quatre pouces de haut, les bronzes dorés d'or moulu" (33). Cette description nous permet de reconnaître une commode plaquée en laque du Japon datant de 1780, vendue chez Christie's à Londres en 1946 et estampillée par Saunier, de l'ancienne collection du duc de Rucclench. Au XVIII^e siècle, elle est estimée à 7000 livres, somme très importante pour l'époque. Une commode similaire, conservée dans une collection particulière, pourrait former la paire.

Les fermiers généraux

Une petite table en chiffonnière, portant le poinçon du fermier général Jean-Baptiste Fouache



et datée "Paris 1777", est estampillée de Saunier (vendue par Sotheby's à Monaco les 25 et 26 juin 1979). Elle est décorée d'une plaque de porcelaine de Sèvres, datée de 1786 grâce à ses marques. Cette petite table, commandée à Saunier par J.-B. Fouache vers 1775-1777, a été rachetée par Daguerre vers 1785 pour le château de Bellevue et couverte, à cette occasion, d'une plaque de porcelaine. Les tables en chiffonnière du musée du Louvre (fig. 14) et de l'ancienne collection du comte de Gramont vendue à la galerie Charpentier le 15 juin 1934, sans plaque de porcelaine, sont comparables.

Un autre fermier général, Jean-Baptiste Roslin d'Ivry (fermier général en 1742), commande

14. Table en chiffonnière en bois de satiné, filets d'amarante et plaque de porcelaine de Sèvres, vers 1766-1770. 77 x 42,2 cm. Paris, musée du Louvre, collection Rothschild. Photo I.-Y. et N. Dubois.

à Saunier, dans les années 1770, une commode à panneaux de laque du Japon, actuellement dans une collection particulière.

La clientèle anglaise

Henry Holland, architecte anglais en charge du chantier d'Althorp, résidence de Lord et Lady Spencer, s'occupe, entre 1785 et 1791, du choix de la plupart des meubles. Il est en rapport constant avec des fournisseurs français, dont le marchand-mercier Dominique Daguerre, cité dans les livres de comptes. Les Spencer, à Paris en 1785, l'avaient rencontré. Daguerre fait participer à la réalisation de ces commandes de nombreux maîtres ébénistes parisiens, tels que Saunier et Weisweiler, qui réalisa deux cabinets et deux canapés mécaniques. Dès 1786, Saunier réalise une paire de tables pour la salle à manger de la maison d'Althorp. En 1791, Claude-Charles Saunier réalise deux commodes et deux armoires d'angle ou encoignures. Les deux commodes sont plaquées de panneaux de laque du Japon : l'une dite à l'anglaise ouvre à dix tiroirs, l'autre ouvre à trois vantaux. Les livres de comptes mentionnent "une grande commode en laque 100 sterlins, une commode en laque avec dix tiroirs 56 sterlins". Les années 1780-1790 marquent la carrière de Claude-Charles Saunier qui, par la qualité de ces commandes, accède au plus haut niveau de sa réputation.

Claude-Charles Saunier, bien plus qu'un artisan, est aussi un esprit "éclairé", à l'image de son siècle. La diversité de sa production est le témoignage vivant de son insatiable curiosité. Il est l'un des rares maîtres ébénistes à posséder et maîtriser une telle variété de techniques, marquant sa production d'une grande originalité. Ses réalisations dictées, ou non, par des marchands-merciers ont traversé les frontières du royaume, diffusant ainsi à travers l'Europe une certaine idée du goût français.

Remerciements

L'auteur tient tout d'abord à exprimer sa profonde reconnaissance à Jean-Dominique Augarde, historien, pour ses généreux conseils et son soutien permanent.

Il souhaite également remercier mesdames et messieurs les conservateurs Christian Baulze, chargé du département des Objets d'art des musées du château de Versailles et de Trianon, Anne Forray-Carlier, chargée des arts décoratifs au musée Carnavalet, Bertrand Rondot, chargé des collections du musée Nissim de Camondo, et Sophie Le Tarnec, documentaliste, madame Josiane Sarthe, de la bibliothèque des arts décoratifs. Il tient à remercier Alain Métrot, professeur à la Sorbonne Paris-IV et Bill G.B. Pallot, Brice Foisil et Pierre-François Dayot, de Sotheby's Paris et leurs assistantes, Pierre Mollier, directeur de la bibliothèque du Grand Orient de France, Jean-Nérée Ronfort, expert et directeur du Centre de Recherches Historiques sur les Maîtres Ébénistes, Marie-Cécile Comerre, de la bibliothèque de l'hôtel Drouot, ainsi que les commissaires-priseurs et les maisons de vente qui l'ont aidé.

Notes

1. Archives Nationales, Minutier Central, étude XXVIII/202, le 3 août 1726.
2. Nicolas Heurtault obtint la double maîtrise de sculpteur et de menuisier en 1742 et 1753.
3. AN, Registre des maltrises, Y.9325, le 27 août 1743.
4. Idem, MC, ET/XLVI, 317, le 5 août 1748, ET/VII/720, le 10 décembre 1752.
5. Idem, Y.9327, Liste de la jurande de la communauté des maltrises ébénistes pour l'année 1750, "Statuts, privilèges, ordonnances et règlements de la communauté des maltrises menuisiers-ébénistes de la ville, faubourg et banlieue de Paris".
6. Bibliothèque des Arts décoratifs de la Ville de Paris, Papiers Alfred de Champeaux, Copie B.A.
7. AN, MC, ET/LXXXII/400, le 21 décembre 1761.
8. Dans la constitution viagère à la Veuve Saunier, sa mère, le 30 octobre 1766, il signe "Saunier le jeune" à côté de la signature de son frère Jean-Baptiste.
9. AN, ET/LXXV/352, le 19 août 1766.
10. Idem, ET/LXV/353, le 11 octobre 1766, le marquis de Morangès est maréchal de camp des armées du roi.
11. AN, Y.9328.
12. Idem, Registre des maltrises, Y.9328.
13. Idem, ET/XIX/797, le 16 avril 1771. Il est créancier pour la somme de 72 livres du marchand tapissier Obyr fils.
14. Idem, ET/VII/720.
15. Idem, Y.9065, séparation des biens, le 10 février 1759.
16. Idem, Y.14435, Marie-Catherine Sandel est décédée le 5 février 1787.
17. Idem, ET/LXXXII/400, le 21 décembre 1761.
18. Bibliothèque Forney, Liste Générale des maltrises menuisiers-ébénistes, Rés.1257, 1040385.1769, le 18 novembre 1765, Claude-Charles Saunier fait enregistrer ses lettres de maîtrise.
19. Archives départementales de Paris, D5B6, carton 52, registre 2253, le 24 juillet 1774.
20. ET/XXVIII/460, Atermolement des créanciers du Sr Grelot, le 10 janvier 1777.
21. Lettre lue à l'assemblée générale du 2 novembre 1778, FM 1 107 II, f 189-190 : "L'an de grande lumière 1778, le 2è jour du 9è mois maçonnique, la très

respectable Grande Loge régulièrement et généralement convoquée par extraordinaire sous les points géométriques. Le R.* (Respectable) Frère Lexcombre tenant le maillet à l'orient et les V.** (Vénérables) Frères M. Dugy et Sellier, les tenants à l'occident a été arrêté et délibéré ce qui suit :

art 3 : lecture faite (donc) de la lettre du V. Frère M. Saulnier, par laquelle il nous fait l'exposé le plus touchant de la triste situation où il se trouve réduit et implorant les secours de la très R. Grande Loge. Arrêté que le V. M. Guneau va transporter incessamment après le V. Fr. M. Martin notre grand trésorier à l'effet de lui demander la délivrance de la somme de 72 livres pour en disposer en faveur du dit V. Fr. M. Saulnier...".

22. ET/LVI/252, le 4 juillet 1780.
23. Archives départementales de Paris, D4B6, carton 75, registre 4971, le 10 janvier 1780.
24. ET/XXVIII/525, Inventaire après décès de Marie-Catherine Sandel le 19 février 1787. Marie-Anne Duval, seconde fille de Nicolas Duval, épouse de F. C. Lavoyepierre, perruquier rue du Faubourg Saint-Antoine, avait confié le tutorat de ses fils à sa mère après son décès.
25. Archives départementales de Paris, registre des actes de baptêmes, bobine 3MI/152, 31 août 1792.
26. Archives départementales de Paris, Table des décès, D.Q.8/57.
27. Idem, D.Q.8/321.
28. Cf. *L'Estampille* n° 335, avril 1999, p. 66-82, article sur les Chevallier écrit par Calin Demetrescu, une note nous a permis de confirmer les liens professionnels établis entre les familles Saunier et Chevallier.
29. Une commode de C.-C. Saunier vendue à Drouot le 26 mars 1999.
30. Il est mentionné "maltrise ébéniste et tabletier dans la liste des professions des francs-maçons", in A. Le Bihan, *Francs-maçons et Ateliers parisiens de la Grande Loge de France au XVIII^e*, Paris, 1973.
31. Ce secrétaire appartient à une collection particulière, nous tenons à remercier M. Augarde de nous avoir communiqué cette information.
32. Archives nationales, journal du Garde-Meuble de la Couronne, O/1/3641.
33. Nous tenons à remercier M. Christian Baulze pour la communication de cette information, recueillie à partir d'une copie des registres du Garde-Meuble.



1. Bureau à cylindre en acajou moucheté, vers 1775-1780. 123 x 133 x 68 cm.
Paris, musée Nissim de Camondo. Photo Laurent Sully-Jaillmes.